

la peau et la cervelle du malheureux; son crâne ressemblait à un grand œuf d'autruche. La poitrine était entière encore, mais les membres inférieurs n'avaient plus que les os.

Le lendemain, nous entrions dans l'Ibouiri, et arrivions au bourg de Boryo; mais vaines furent, hélas! les belles espérances que nous entretenions de nous y reconforter : les indigènes avaient eux-mêmes incendié leurs jolies maisonnettes. Néanmoins notre bonne chance voulut qu'ils eussent pris la précaution d'enlever les plus belles planches, et de les emmagasiner dans le bois. De larges approvisionnements en maïs avaient été déposés dans des huttes provisoires qu'ils avaient construites dans des fourrés, inaccessibles, pensaient-ils. Sans tarder, nous fîmes main basse sur le grain et les voliges, et avant la nuit nous avions déjà entrepris la construction du futur fort Bodo, la citadelle de « la Paix ».

CHAPITRE XIII

LA VIE AU FORT BODO

(Du 8 janvier au 1^{er} avril 1888.)

Devoirs qui nous attendaient. — La palissade du fort Bodo. — Instructions au lieutenant Stairs. — Il part pour aller chez Kilonga Longa. — Les rats et moustiques. — Les lémons très désagréables pendant la nuit. — Les armées de fourmis rouges. — Les serpents dans l'Afrique tropicale. — Nous hissons le drapeau égyptien. — Parke et Nelson arrivent d'Ipoto. — Rapport sur leur séjour chez les Manyouema. — Stairs arrive avec le bateau d'acier. — Nous nous décidons à pousser au lac. — Des volontaires porteront des lettres au major Barttelot. — Nelson et moi, nous tombons malades. — Oulédi capture une reine des pygmées. — Nos champs de maïs. — La vie au fort Bodo. — Nous repartons pour le Nyanza.

En arrivant dans l'Ibouiri occidental, et au moment de construire le fort Bodo, je me sentais comme dans la peau d'un négociant de la Cité qui, à son retour de Suisse ou des bords de mer, se voit devant une pile de lettres accumulées pendant son absence et réclamant une sérieuse attention. Toutes ces dépêches doivent être ouvertes, lues, triées et arrangées. Plus d'une affaire menace de mal aboutir s'il n'y applique méthode et diligence. Nos vacances avaient été cette marche précipitée au lac Albert pour rendre service à un gouverneur qui avait crié au monde : « A l'aide, ou nous périssons ! » Afin qu'il me fût possible d'y aller plus promptement, le major Barttelot avait été laissé avec l'arrière-colonne; les malades avaient été déposés chez Ougarrououé et chez Kilonga Longa; les bagages non indispensables avaient été enfouis dans le sable au Camp de la Famine ou emmagasinés à Ipoto; l'*Avance* avait été désarticulée et cachée dans un fourré; Nelson, Parke et leurs malades avaient été mis en pension chez les Manyouema. Tout ce qui menaçait de retarder, d'entraver ou d'arrêter la marche, nous l'avions sacrifié ou laissé de côté.

Maintenant que le Gouverneur, jusqu'ici l'Étoile polaire de notre imagination et le sujet de nos préoccupations quotidiennes, ne pouvait ou ne voulait aider à sa propre libération, que peut-être même il était déjà parti, tout ce qu'on avait négligé pour le secourir plus promptement exigeait une attention immédiate. Je résumai comme suit les plus urgentes nécessités :

— Arracher Parke et Nelson aux griffes des Manyouema. Ramener les convalescents, le bateau d'acier l'*Avance*, la mitrailleuse Maxim et les 116 charges emmagasinées à Ipoto.

— Construire le fort Bodo de manière qu'une garnison soit en sûreté. Défricher tout autour, semer du maïs, des fèves, du tabac, afin que les défenseurs soient tranquilles, à leur aise et ne manquent pas de vivres.

— Communiquer avec le major Barttelot au moyen de courriers ou aller moi-même le chercher, afin d'escorter ses convalescents chez Ougarrououé.

— Si le bateau a été volé ou détruit, construire un canot et le transporter au Nyanza.

— Si Barttelot est déjà en route, lui envoyer en hâte des porteurs et du grain, car il doit en avoir terriblement besoin.

Tout d'abord il fallait employer un chacun à l'estacade, dans l'intérieur de laquelle on construirait plus à loisir des tours et des ouvrages de défense; on creuserait un fossé, afin de ne pas avoir sans cesse la carabine en bandoulière. Pendant notre absence, les natifs avaient incendié l'Ibouiri de l'ouest, et, quand nous y entrâmes, le beau village de Boryo n'était plus qu'une ruine fumante. Mais les planches et les approvisionnements qu'ils avaient mis de côté nous valurent leur pesant d'or.

Une centaine d'hommes coupaient maintenant des baliveaux et les portaient à ceux qui venaient de creuser un étroit fossé autour des futurs remparts et qui enfonçaient solidement les pieux sur la ligne tracée. Trois rangées de traverses, attachées par des lianes et des sarments de rotin, recouvraient les montants. On avait fixé des planches à l'extérieur, afin que si, par aventure, la garnison causait et riait la nuit autour des foyers, il ne fût pas loisible à quelque nain de malheur, à quelque féroce indigène se glissant à pas de loup dans l'ombre, de décocher dans un groupe sa flèche empoisonnée et de changer

la joie en désolation. A trois angles du fort s'élevaient des tours hautes de cinq mètres, pareillement défendues, afin que, de nuit et de jour, les sentinelles pussent surveiller la clairière où allaient bientôt pousser nos récoltes. Une banquette longeait la palissade pour donner aux défenseurs un plus large champ de vision. Pendant les mois que nécessiteraient tous ces travaux, les Manyouema viendraient peut-être nous assaillir en masse; il fallait donc mettre le fort à l'épreuve des balles aussi bien que des flèches.

Une fois le palis mené à bien, nos gens rassemblèrent les



Vue du fort Bodo.

montants massifs, les poutres, les centaines de chevrons, les milliers de lianes et de plantes sarmenteuses qui devaient s'employer en logements d'officiers, magasins, cuisines, greniers, bâtiments de service. Il fallait aussi pour les toitures d'énormes quantités de feuilles de phrynium. Le gros ouvrage étant suffisamment avancé, le lieutenant Stairs fut mandé pour recevoir des instructions spéciales :

« Demain, 19, vous partirez avec 100 carabines pour Ipoto, afin de savoir ce que sont devenus Nelson, Parke et nos malades. S'ils sont vivants, vous les escorterez tous ici. Vous ramènerez également l'*Avance* et autant de ballots qu'il sera possible. Les dernières lettres de Nelson et Parke nous mandaient mainte chose déplaisante. Mais nous espérons pour le mieux. A tout hasard, vous disposez de 100 hommes robustes et vigoureux, ainsi que les Manyouema l'ont appris à leurs dépens, et tels

que la marche au lac Albert les a faits. Ils haïssent leurs anciens oppresseurs. Ils vous accompagnent de leur propre volonté; chacun emporte sa provision de maïs. A leur tête, vous pouvez ce que vous voulez. Si Nelson et Parke n'ont à reprocher aux Manyouema que leur mauvaise volonté et leur sordide avarice, ne vous embarrassez d'aucun argument, d'aucun reproche ou d'aucune accusation, mais ramenez nos gens. Si le bateau n'a pas été endommagé, reposez-vous pendant une journée, chargez-le sur vos épaules, et apportez-le ici. Mais si les survivants vous apprennent que du sang a été répandu par lesdits



A l'intérieur du fort Bodo.

Manyouema, qu'un blanc ou qu'un noir a été leur victime, ou s'ils ont détruit l'embarcation, consultez-vous avec les survivants, blancs et noirs, mûrissez votre plan, et que les résultats en soient ce qu'ils doivent être : une rétribution pleine et décisive. C'est tout. Et, au nom de Dieu, souvenez-vous de ceci : toute journée d'absence au delà du temps nécessaire pour l'aller et le retour nous jettera dans cette sempiternelle anxiété qui, dans cette expédition, n'a cessé de nous poursuivre. C'est assez d'être préoccupé de Barttelot, du Pacha, de Nelson, de Parke et de nos malades, sans que nous le soyons aussi de vous. »

Trois vaches furent abattues pour fournir des rations à la troupe de Stairs. Chaque homme reçut 120 épis de maïs. Ils emportaient des chèvres, des poulets et des bananes pour le commandant et les deux amis qu'ils devaient nous ramener. Puis ils se mirent en route pour le campement de Kilonga Longa.

A ce moment notre effectif se composait comme suit :

Troupe Stairs :	Garnison :
88 hommes.	60 hommes.
6 chefs.	3 cuisiniers.
1 officier.	4 garçons.
1 cuisinier.	3 blancs.
1 Manyouema	
<hr/> 97	<hr/> 70

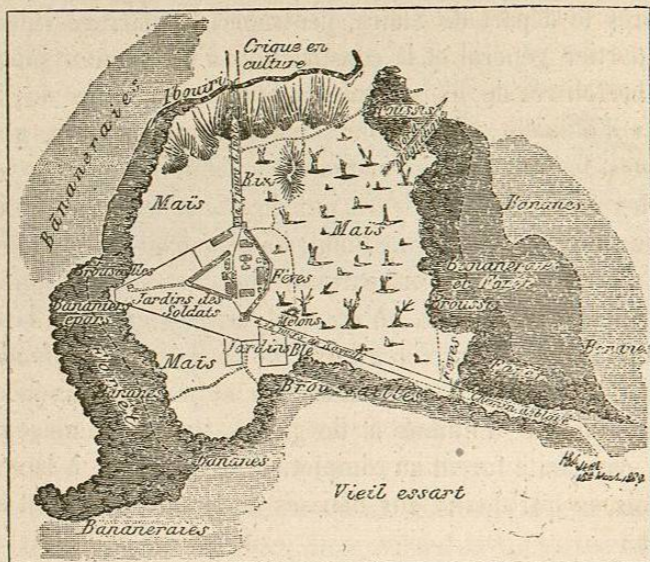
Après le départ de Stairs, j'entrepris le plâtrage intérieur du quartier général et la construction d'un grenier jaugeant 100 hectolitres de maïs. Jephson aplanissait l'aire des logements d'officiers; des hommes portaient de la terre glaise; d'autres, battant à la hie, maniaient la demoiselle des paveurs. Sur les toits, des couvreurs imbriquaient les larges feuilles de phrynium sur des croisillons; ici on faisait des échelles, là on gâchait de l'argile, on menuisait des portes et des fenêtres; on disposait la cuisine, on creusait des fosses pour latrines et la tranchée d'enceinte, large de 3 mètres, profonde de 1 m. 75, à travers un limon dur et jaune, sous-jacent à 60 centimètres d'humus et de glaise. Quand le maçonage et la charpente furent au complet, je fis blanchir à la cendre de bois, ce qui donna aux bâtisses un aspect propre et engageant.

Le 28, le quartier était déjà habitable. Nous avions nettoyé un hectare et demi, coupé ras la brousse à 180 mètres du fort, abattu les souches, emportant les plus légères, empilant les plus lourdes, auxquelles nous mîmes le feu. Le 29 nous pliâmes les tentes pour entrer dans notre demeure, que Jephson déclara être « remarquablement confortable ». Au début, l'humidité se faisait sentir, mais un feu au charbon de bois, qu'on entretenait nuit et jour, assécha les murailles.

Jusqu'au 6 février, nous élargissons la clairière. Mais les indigènes commencent à rôder aux entours, à semer des échardes empoisonnées sur les sentiers, à couper les bananiers et grabuger de leur mieux; aussi la moitié de la garnison est-elle partagée en deux patrouilles, chargées de battre les plantations et la forêt voisine. Le même jour, on découvre plusieurs camps de nains à 1500 mètres du fort et munis d'abondantes

provisions de plantains. On les met vivement en déroute et on détruit leurs demeures.

Après quelques jours passés dans nos nouveaux quartiers, nous ne tardâmes pas à être envahis par des armées de rats, des myriades de puces et des moustiques d'une petitesse microscopique. Les rats s'attaquaient à notre maïs, nous mordaient aux pieds, nous couraient sur la figure, jouaient à cache-cache sous nos couvertures. Ils semblaient avoir deviné par un instinct merveilleux que les naturels allaient brûler l'Ibouiri



Plan du fort Bodo.

de l'ouest, et, avant la catastrophe, s'être hâtés d'émigrer dans la brousse et les champs de maïs. Aujourd'hui ils étaient tout prêts à prendre possession, en même temps que les propriétaires, du local engageant qu'ils voyaient s'élever, des hangars spacieux et des vastes greniers bondés de maïs. Mais, dans l'intervalle, ces singuliers hommes blancs avaient creusé un long et large fossé tout autour du fort, dont les murailles montaient à même le talus, et, dans leur hâte de ne pas arriver trop tard, plusieurs familles ratonnes dégringolèrent dans le fossé, qu'il leur fut impossible de remonter. La matinée d'après, Randy, notre terrier, extermina les infortunées.

Néanmoins de sages et vieux rats du village zanzibar réus-

sirent à se glisser chez nous; ils crurent et multiplièrent, et devinrent un fléau, jusqu'au jour où nous nous avisâmes de trouver leurs jeux encore plus drôles que malfaisants. L'argile chaude et sèche qui constituait notre plancher engendrait des puces par milliers. Le pauvre Randy n'avait plus un instant de repos, et nous n'étions guère mieux que lui à notre aise. Le matin, à notre toilette, nos membres en paraissaient noirs. Pour supprimer cette engeance, nous prîmes le parti de tenir le sol constamment humide et de le balayer deux fois par jour.

La moustiquaire ordinaire ne nous protégeait pas contre les moustiques de la localité, qui traversaient le tissu aussi aisément que des rats passent à travers un filet pour antilopes. Il fallut s'abriter sous des rideaux de mousseline de coton, qui les tenait à distance, il est vrai, mais étouffait à moitié les dormeurs.

Nous remplaçâmes notre savon, depuis longtemps épuisé, par une composition molle et mal odorante fabriquée avec de l'huile de ricin et de la lessive; après quelques tentatives, nous réussîmes à lui donner la dureté nécessaire et une forme plus ou moins arrondie; ce n'était pas un article premier choix, mais il nettoyait et on ne lui en demandait pas davantage.

De Yambouya jusqu'aux plaines nous étions incommodés chaque nuit par les criaileries du lémur. Il débute sur un ton étonnamment aigu, nettement accentué; les sons se font toujours plus hauts, plus rapides et bruyants, dans une série précipitée de vociférations discordantes, rageuses ou piteuses, d'étrange effet dans le silence et l'obscurité de la nuit. Bientôt, à la distance de quelque 200 mètres ou environ, sa compagne répond: il suffit de deux ou trois couples pour qu'il soit impossible de se rendormir quand on se réveille par hasard.

Parfois les fourmis rouges envahissent le fort; leurs colonnes ne se laissent point arrêter par le fossé. En lignes longues, épaisses et ininterrompues, que des soldats gardent sur les flancs, l'armée innombrable descend dans la tranchée, gravit le rebord, franchit les parapets, se glisse par les interstices des pieux, enfile la banquette et déborde sur la place. Quelques détachements attaquent la cuisine, d'autres le mess des officiers ou le quartier général. Malheur au pied qui s'abatrait sur une de leurs myriades! Mieux vaudrait être fustigé avec des orties, s'étendre un hachis de piment sur un ulcère,